

Professeur Frédéric Adnet

Les Fantassins de la République

RÉCIT



Urgence COVID :
un printemps en enfer

Flammarion

En trente-cinq ans de médecine d'urgence, je n'avais jamais connu cela. Un mal inconnu, invisible, qui tue les malades et leurs soignants. Un mal qui a mis l'économie de la planète à genoux, a expédié toute une population en prison pendant deux mois, a affamé les misérables et fait trembler les puissants. Un mal qui a failli faire s'effondrer le dernier rempart d'une société moderne, son système hospitalier. Tout mon univers de médecin, de chercheur, de professeur : ma vie.

Je dirige le SAMU d'Avicenne à Bobigny, en Seine-Saint-Denis, dans le département le plus pauvre de France qui a battu tous les records de mortalité du pays, dans la pire crise médicale depuis la Seconde Guerre mondiale. Est-ce que ce mal allait nous submerger, nous annihiler, comme une peste du Moyen Âge envoyée par un ange de la mort, né aux confins du monde asiatique ?

Trois mois de lutte acharnée. Trois mois, c'est une éternité.

Et demain ? À quoi tout cela aura-t-il servi ? Oui, j'ai peur de nouveau. Peur du jour d'après. Moi, je sais une chose : je ne serai plus jamais comme avant.

Frédéric Adnet, professeur en médecine d'urgence, chef du service des Urgences de l'hôpital Avicenne et directeur médical du SAMU de la Seine-Saint-Denis.

Jean-Paul Mari, ancien kinésithérapeute en hôpital devenu journaliste, grand reporter, écrivain et réalisateur. Prix Albert-Londres.

Les Fantassins de la République

Professeur Frédéric Adnet
Avec Jean-Paul Mari

Les Fantassins de la République

récit

Flammarion

© Flammarion, 2020.
ISBN : 978-2-0802-3384-4

Aux soignants.

20 mars 2020.

« J'ai jamais vu quelque chose d'aussi contagieux... »

J'ai dit cela à voix haute, sans m'en apercevoir. Autour de moi, le silence se fait, épais. Je sens les respirations se bloquer, les corps se figer. Mon bureau est plein pour cette réunion de crise. Il y a mon adjoint direct, Éric, praticien hospitalier, homme d'expérience, solide, un corps de bûcheron, mais des poumons en papier, grillés par le tabac. S'il est contaminé, il peut mourir, et il le sait. Et Frédéric, l'autre professeur du SAMU, d'habitude d'humeur légère, mais pas aujourd'hui. Et Sheila, chef des urgences, blonde volubile soudain devenue muette. Et Malika, mon assistante de toujours, qui sent tout, me devine, parle avec les yeux. Et là, ils disent ce que tout le monde pense et que je viens de laisser échapper : « Jamais vu... » Une façon de dire que la peur, celle de l'inconnu, est entrée dans les murs de l'hôpital. Quel jour sommes-nous ? Je ne sais pas.

Cela aurait dû être un jour comme les autres. Me suis couché à une heure du matin, levé à 7 h 50, douche rapide, un café, la voiture d'astreinte blanc et bleu siglée SAMU garée sur une place de livraison dans une rue de Saint-Mandé. Je roule encore plus vite que d'habitude sur les avenues désertes, un périphérique anormalement « fluide » comme le dit le panneau lumineux, c'est-à-dire vide. Puis l'autoroute me jette en un temps record à Bobigny devant l'entrée d'Avicenne, mon hôpital. L'ensemble date de 1935, appelé alors hôpital franco-musulman de Paris, construit dans un style franco-mauresque. Rien à voir avec l'unité du SAMU, vieux bâtiment certainement conçu par un admirateur de Beaubourg et du Concorde, peint d'un beau vert d'eau marécageux qui a affreusement vieilli et est doté d'authentiques fauteuils d'avion des années 1970 et d'escaliers à spirales si serrées, façon scoliose avancée, qu'on croit dévaler l'escalier de secours. Mon badge débloque la porte d'entrée qui se referme avec un

Les Fantassins de la République

bruit d'enfer. Je néglige l'ascenseur rétif pour escaler les trois étages vers mon bureau, mon seul sport de la journée, et retrouver les gestes professionnels du quotidien que je m'entête à répéter, comme pour me rassurer.

Je commence ma tournée par le SAMU, salue tout le monde, passe à la salle de régulation des appels téléphoniques, les urgences, les « camions » du SMUR comme on dit ici pour désigner les ambulances de réanimation. D'habitude, je serre des mains, une accolade, une bise parfois et j'encaisse tout : le médecin qui râle, l'infirmière qui déprime, l'aide-soignante fatiguée qui craque, le papier toilette qui manque et la machine à café – encore ! – en panne. J'écoute le quotidien d'un hôpital de banlieue en souffrance, un hôpital de chair et d'os. J'écoute, j'encaisse, j'absorbe. Une éponge. Là, ce matin, ce sont les chiffres qui parlent. Plus de 7 000 appels au SAMU contre moins d'un millier d'habitude. Plus 20 % d'admissions en réanimation. Il nous reste deux lits libres sur vingt-quatre. Après, il faudra installer les malades graves partout où l'on pourra, pour gagner quelques jours sur l'embouteillage. Et le matériel spécialisé ? Et les soignants qu'on ne forme pas en un claquement de doigts à la science sophistiquée de la réa ? Et les soignants, tout court ? Au centre de dépistage installé au bâtiment Mantout, le responsable tient le registre des tests effectués, les PCR (Polymerase Chain Reaction), et des résultats : quarante PCR

Les Fantassins de la République

hier, 60 % positifs, vingt-quatre soignants arrêtés en une seule journée, l'hécatombe. Les arrêts maladie se multiplient. Et puis il y a ceux qui ont déjà craqué psychologiquement, portés malades, infirmières, aides-soignantes, voire médecins. Comment leur en vouloir ? Avant, le travail était déjà infernal, au point que le virus a surpris des urgences en grève depuis un an. À ce rythme de pertes, je vais me retrouver avec un hôpital sans soignants ! Voilà ma grande peur, ma hantise, qui va coller longtemps au drap de mes nuits. Le personnel qui craque, un hôpital débordant de mourants et vide de soignants ! Heureusement, il y a ceux qui sont présents, la grande majorité, surtout dans les services d'urgences, prêts à faire double, triple tâche. Et ce sont les premiers que je salue en arrivant, tôt le matin. Sur leurs visages, je lis l'angoisse. Pénurie de masques de protection ! Ou si peu, surtout le FFP2, en bec de canard, bien plus sûr, qu'on est obligé de tenir sous clé comme une denrée rare. Je regrette le temps du papier toilette qui manquait... Là, le coronavirus flotte dans l'air infesté des urgences, exhalé par les malades qu'il faut manipuler et parfois intuber, la bouche et le nez mal protégés par un masque aussi léger que le virus mortel qui rôde. Une note venue de l'Administration en limite l'usage aux soignants directs. Même ceux-là manquent. On m'interroge du regard. « Prof ? » Oui, je sais. À quatre masques par jour, plus la nuit, il en faudrait mille deux cents toutes les vingt-quatre heures. Dans la pharmacie

Les Fantassins de la République

verrouillée, le stock est en réelle tension. Et la responsable vient de découvrir deux caisses vides, soigneusement refermées et planquées au bas de la pile. Masques volés. Rien d'étonnant en Seine-Saint-Denis – département où le taux de crimes et délits est le plus haut de France –, diraient les bien-pensants. Sauf que dans les beaux quartiers aussi, on vend des masques FFP2 au noir et des infirmières retrouvent leur voiture les vitres brisées et leur lot de masques envolés. La pathologie de la frousse n'affecte pas que les pauvres ! Déjà 11 heures du matin et ma réunion m'attend. Je n'ai même pas eu le temps de lire la montagne de mails administratifs sous laquelle je croule chaque jour.

« Prof !

— Quoi ?

— Aux urgences, ça va mal ! »

Je me précipite.

J'ai pourtant pris la précaution de séparer le service en deux. D'un côté, la « zone sale », REB (risque épidémique biologique), la plus contaminée ; de l'autre, l'avant-salle, non-REB, dite « propre ».

« Prof ! »

C'est un appel au secours. Devant moi, deux femmes médecins en pleurs. Et un docteur, pâle et hagard, qui déambule dans le service – sans masque de protection ! – en interpellant les autres : « Je suis positif... positif ! » Il a l'air sidéré, sonné. Et ne se rend pas compte de l'effet provocateur et meurtrier de son attitude. Les autres deviennent hystériques.

Les Fantassins de la République

Lui répète : « Prof ! Je suis positif ! » Je le prends à part, il m'assure qu'il peut, qu'il veut continuer à travailler. Je le raisonne, le convaincs de rentrer chez lui se reposer et de respecter une semaine de confinement. Et m'occupe ensuite des deux praticiennes en pleurs à qui j'offre un café et quelques mots de réconfort. Pas envie de perdre trois médecins d'un coup ! Et la réunion qui attend. Encore une discussion de marchand de tapis entre la réa qui veut garder des lits vides en prévision du pire à venir et les urgences pleines à craquer qui ont besoin d'espace. Et les cliniques privées qui tardent à s'ouvrir. Et une vingtaine de lits possibles à l'hôpital Bégin de Saint-Mandé. Et l'institut Montsouris qui aurait une dizaine de places. Et une promesse de lits à Montfermeil. Et les ambulanciers privés qui menacent de lever le pied si on ne leur fournit pas de protections. Tout cela juste avant l'autre réunion de la cellule de crise de l'AP-HP, l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris, à laquelle je ne peux pas me soustraire en tant que directeur médical de crise de l'hôpital ; une *conf call*, la conférence téléphonique de toute l'Île-de-France qui tient quotidiennement le journal de la catastrophe. Ça commence mal : « On manque de masques... » Sans blague ? Bilan : 1 471 patients Covid hospitalisés, 296 lits de réa déjà pris, 70 décès en un jour, 350 soignants malades dont deux en réa. Nous y sommes. Ce n'est plus une vague, c'est une déferlante. Le bilan provisoire d'une catastrophe annoncée. On la prévoyait, on la voit enfler, arriver sur

Les Fantassins de la République

nous et on ne peut rien faire pour l'éviter. Un mur d'eau couleur acier, qui cache l'horizon, va engloutir notre radeau et noyer toute une humanité souffrante. Partout, les chiffres explosent. Les Chinois nous ont baladés sur au moins deux paramètres : la contagiosité et la gravité. Partout, en Italie et maintenant en France, les chiffres explosent. Deux fois plus de contaminés, d'hospitalisés, de malades en réanimation, de mortalité. Tout double ! Tu parles d'une « grippette » ! Et dire que moi-même, j'ai colporté les informations rassurantes qu'on nous donnait... Et tous mes collaborateurs entassés maintenant dans mon bureau et qui attendent ce que je vais leur dire...

« Allô ! » Le téléphone interrompt la réunion. « Ah non, pas lui ! » Le chef de service de la cardiologie a 40 de fièvre. Deux jours plus tôt, les trois médecins du service qui ont examiné un patient avec un œdème pulmonaire, apparemment très classique, ont été contaminés par le virus. Résultat : quatre médecins au tapis ! Je n'ai plus de service de cardiologie. « Allô ! » Nouveau coup de téléphone. Une infirmière du SAMU et un médecin régulateur, chargé de recevoir les appels du 15, sont touchés : toux sèche, dyspnée, fièvre de cheval. Hors d'état.

« Allô ! » On m'apprend la mort d'un médecin urgentiste de Compiègne, dans l'Oise.

À quoi bon arracher des lits supplémentaires si les soignants tombent les uns après les autres.

Les Fantassins de la République

L'équipe encaisse le choc. Autour de moi, le silence devient assourdissant. « J'ai jamais vu quelque chose... » Je n'aurais jamais dû dire cela à voix haute. Le médecin-chef du service des maladies infectieuses me souffle : « De toute façon, nous allons tous l'avoir. » Traduction : nous allons tous mourir. Soignants ou pas.

Je me raidis. Peux pas laisser s'installer ce climat dans mon service.

« Bon, ça va aller ! Suffit de s'organiser. On sait faire, non ? Régulation, urgences, réanimation... Allez ! On reprend tout. »

Il fait nuit noire. Je roule sur le périph désert. Étrange sensation. Me sens à la fois vidé et tendu comme un arc. Tout le chemin sans croiser un seul phare de voiture, aucune lumière, seulement un grand trou noir. Comment tout cela a-t-il commencé ?

Chapitre 1

LA VAGUE

« Bonne et heureuse année 2020 ! » Il est minuit ce 31 décembre 2019, tout le monde s’embrasse pour ce réveillon du jour de l’an organisé par des amis médecins ORL dans leur maison à Vincennes. Avant de les rejoindre, j’ai dîné chez moi avec ma femme d’un grand plateau de fruits de mer acheté chez l’excellent poissonnier de ma rue, à Saint-Mandé. Au journal télévisé national de 19 h 30, l’année se termine comme elle s’est déroulée, mal. Le président Macron assure que « la réforme des retraites sera menée à bien », la grève des TGV continue et, à Paris, huit lignes de métro sont fermées. Quatre fois plus de migrants ont traversé la Manche par la mer, malgré l’hiver. Les Chinois de Hong Kong forment des chaînes humaines de protestation contre Pékin. Et les Australiens dorment sur des plages surchauffées pour fuir les incendies gigantesques du bush. Bonne année à tous. Pas de quoi réveiller un urgentiste qui somnole devant sa télé. Et puis une information, en bref, apparemment

anodine, sur « un groupe de pneumonies à Wuhan signalé par l'OMS ». Quelques mots à peine. Qui allaient changer ma vie. Et celle du monde entier.

« Tiens ! » Je note mais ne m'alarme pas. Tant que ce n'est pas Ebola ! Cette fièvre hémorragique africaine, extrêmement contagieuse, qui vous transforme un humain en paquet de chair sanglante, avait semé la panique dans tous les hôpitaux. Le personnel avait défilé dans mon bureau : « Prof ! Si Ebola débarque à l'hôpital, nous, on fait valoir notre droit de retrait ! »

Pour l'éviter, nous avons pris des mesures drastiques. Des heures et des heures de réunion, d'organisation, de mesures prophylactiques, le « Plan blanc », tout le toutim ! Et puis... tout s'était arrêté là. Aucune contamination en Europe. Rien ne s'était passé. Cette fois, ce n'est pas l'Afrique, mais l'Asie, comme très souvent. Tout de même, je repense immédiatement au SRAS de 2003, un autre virus respiratoire asiatique. Je grogne un peu : « Les Chinois recommencent leurs conneries... » Je viens justement de terminer l'écriture d'un livre sur les épidémies¹.

Dans l'histoire récente, vers les années 1960, il y a eu la grippe de Hong Kong : 40 000 morts en France. Et, entre 1918 et 1919, la grippe espagnole, en réalité une autre grippe venue du Kansas américain. La pathologie était effroyable : violentes douleurs dans la poitrine, visage violacé, mousse

1. *URG' Catastrophes*, Éditions Arnette, 2020.

La vague

sanguinolente aux lèvres, un patient sur deux expirait en quelques heures. Dans les tranchées de la fin de la guerre, après quatre années de boucherie, les malheureux poilus tombaient plus sous les coups de la grippe que sous les obus allemands. L'Europe était dévastée, mais aucun continent n'échappait à une pandémie mondiale qui aurait fait cinquante millions de morts ! Sans parler de la peste noire du Moyen Âge, arrivée par la route de la Soie, qui a exterminé la moitié de la population européenne et restera gravée dans notre inconscient collectif. Rien à voir avec le SRAS de 2003. Violent, certes – 30 % de mortalité –, mais spectaculaire et donc facilement repérable, qui ne s'est révélé contagieux qu'au stade final. Notre service a même envoyé une équipe à Hanoï pour en savoir davantage et s'apercevoir que dans les hôpitaux touchés, des mesures barrières simples avaient suffi pour contenir l'épidémie. Puis le SRAS a disparu, comme il était venu. Juste avant le H1N1, la grippe aviaire. Et le MERS, autre virus respiratoire – 10 % de mortalité – pas très contagieux, quelques cas en France, qui est allé se loger dans le réservoir animal de la bosse des dromadaires au Moyen-Orient, réapparaît un peu chaque hiver en Arabie saoudite, mais ne se répand pas ailleurs. Sans compter notre bonne vieille grippe qui revient chaque année avec le froid de l'hiver, un virus qui mute, nous oblige à trouver à chaque fois un nouveau vaccin et tue – tout de même ! – bon an, mal an, dix mille personnes en France.

Les Fantassins de la République

Ebola, SRAS, H1N1, MERS, ces quatre grandes épidémies récentes nous ont parfois affolés et fait préparer toutes les mesures sanitaires et des équipements, combinaisons, blouses, surblouses, masques, gants et bottes pour, au final... quasiment aucun patient dans notre hôpital.

« Tiens, ça recommence ! », voilà donc ma première réaction sur cette information venue de Chine. Dans les médias internationaux, on commence à parler de « marché aux poissons ». Des poissons ? Peu vraisemblable, je n'y crois pas vraiment ; puis de « marché aux animaux sauvages », là, c'est plus cohérent. Cette manie chinoise de grignoter des chauves-souris et des pangolins, la pratique de l'élevage industriel de quantités colossales de poulets et de porcs dans une incroyable promiscuité, et la déforestation massive, qui met humains et animaux de la forêt en contact, tout cela ne peut que favoriser les grandes épidémies. Le nouveau virus s'appelle NCov 2019, nom provisoire pour New Coronavirus 2019, frère cadet du SARS-CoV-1, dit le SRAS, en français « syndrome respiratoire aigu sévère ». Les Chinois vont nous donner très vite la nature du nouveau virus, son génome, mais ils vont « oublier » de nous informer de son extrême contagiosité, de la gravité de son évolution et du bilan réel des victimes : pas 3 000 morts comme ils l'avancent, mais sans doute au-delà de 20 000. Ceux qui connaissent nos amis de Pékin disent qu'il y a

La vague

toujours 50 % de vrai, et donc 50 % de faux, dans les informations venues de Chine.

Bon, allez, pour l'instant, au vu de ce qui est décrit, pas de quoi paniquer. Ce n'est pas parce qu'un paysan de Wuhan a croqué une chauve-souris qu'il va me gâcher mon réveillon du jour de l'an, non ? Ma première et seule décision urgente, totalement narcissique, est de me précipiter sur le téléphone pour demander à mon éditeur d'ajouter, dans mon livre en cours d'impression, le nom du tout nouveau coronavirus. C'est tout ? Oui. Je ne sais pas encore le nom de la maladie qu'il provoquera, la Covid-19. Une pandémie qui va mettre la planète à genoux. Rien de moins.

14 janvier à Paris, l'hiver n'est pas froid, mais il est moche. Coup d'œil sur la météo. Brume légère, bruine, 9 degrés à peine et un vent du sud-ouest de 29 km/h. En Bretagne, il souffle par rafales à 80 km/h. Je suis pilote privé, une passion, et je me dis que ce n'est pas un temps pour voler. Je ne sais pas encore que ce n'est pas le vent qui va me plaquer au sol pendant des mois. Je commence à oublier le goût des huîtres et du champagne, remplacé par un autre bien plus désagréable dans la gorge. Je viens de recevoir le premier MARS, « message d'alerte rapide sanitaire » n° 2020-01, envoyé par les autorités :

« Définition des cas possibles (d'infection au nouveau coronavirus) :